

DE NEW-YORK... LES ACTEURS (2ème partie)

Le citoyen américain moyen respire le conformisme par tous les pores. Ne lui jetons pas la pierre, nous avons vu il y a deux mois que le citoyen français savait s'identifier au portrait du parfait béni-oui-oui généralisé. Pourtant l'Américain n'a pas su éviter le pire malheur qui "pouvait lui arriver": sacrifier tant et plus au grégarisme et rester persuadé qu'il fait preuve d'individualisme. Il ne vous parlent pas de "personnalité" parce qu'il ne sait pas ce que c'est. Il ne sait pas non plus ce qu'est l'individualisme. Prononcer le mot. le placer à bon escient dans la conversation, cela suffit apparemment à le rendre heureux.

Amis américains qui savez penser à autre chose qu'à «faire» des dollars, cette description ne vous concerne pas. Amis américains moyens qui m'avez reçu et aidé avec simplicité et gentillesse, je ne cherche pas à vous nuire, ne m'en veuillez pas trop de vous décrire comme j'ai cru vous voir, vous et surtout vos concitoyens anonymes. Cette sincérité dans la critique n'est rien d'autre qu'une marque de sympathie et de regret.

LA SOCIETE:

Demandez au premier venu à quelle classe sociale il pense appartenir, il vous répondra, comme tous les autres concitoyens individualistes, qu'il appartient à la classe moyenne. Or il a raison dans la mesure où 80% représentent l'unanimité. Certains osent même prétendre que de toute manière, aux U.S.A., il n'y a qu'une classe moyenne, que la société américaine est la société sans classe par excellence, la seule "in the world". Ceux-là représentent l'Américain moyen supérieur, ils sont vraiment dangereux pour leurs collègues car ils veulent, et croient, faire la pluie et le beau temps. Je n'ai cependant jamais entendu un ouvrier me le dire. Ceux qui peuvent acheter à crédit, et leur nombre n'est pas négligeable, "la Buick" modèle 59, ou une petite maison de 10 à 15.000 dollars, connaissent l'existence de ceux qui roulent en Cadillac et végètent dans des chaumières de 80.000 dollars. Cela ne signifie pas qu'ils les envient, même s'ils en rêvent.

En fait la société américaine comprend schématiquement cinq classes. Une classe aristocratique qui groupe environ 1% de la population, ses ancêtres ont colonisé la côte Est aux dix-septième et dix-huitième siècles et y ont fait fortune; les nouveaux riches n'y sont que très difficilement admis. Une classe supérieure, 9% environ, formée par les arrivistes arrivés, avocats, écrivains et médecins à la mode, et bien entendu les industriels. Une classe moyenne supérieure, 40% environ, composée par les membres des professions libérales, les cadres et la maîtrise. Une classe moyenne inférieure, 40% environ (nous avons bien nos 80%, ce n'était pas une allusion à des événements récents), qui englobe la majorité des ouvriers et des employés, la vraie classe ouvrière américaine en langage technique européen. Enfin un prolétariat, 10% environ, composé de retraités, de pensionnés, et plutôt de noirs, de mexicains et de porto-ricains que de "vrais" blancs.

Cependant, à part la caste aristocratique, il n'existe pas de frontière nettement marquée entre chaque classe. Il y a quelques années un Américain peu fortuné pouvait se hisser en une ou deux décades au niveau de la classe moyenne supérieure et voir ses enfants "arriver". Aujourd'hui cette osmose sociale tend à disparaître, mais le souvenir en est encore trop frais pour qu'on ait la volonté d'échapper à son charme.

LÀ DIVINITE:

L'entêtement que l'Américain moyen met à croire qu'il est individualiste et libre a une origine surtout dogmatique. Les religions sont florissantes dans ce pays qu'on prétend matérialiste alors qu'il n'est que

pragmatique. Chacun ayant le droit d'adorer dieu comme il l'entend, confond facilement autour et alentour, liberté de croire (souvent synonyme, ici, de liberté de penser!!!) et liberté tout court. On a bien entendu la liberté d'être athée, je n'oserais pas prétendre: la liberté de le crier trop fort sur les toits. Comme la devise de la nation est: «*In God we trust* », quelque bien-pensant militant pourrait vous prendre par la main pour vous présenter à la commission d'enquête sur les activités anti-américaines ou vous auriez à jurer sur la bible que vous êtes athée (comme la bêtise, la bureaucratie n'a pas de patrie).

L'Américain est-il vraiment religieux? Certains de nos camarades, qui assistaient à des messes ou des offices, pensent que la plupart n'y viennent que pour ne pas se faire remarquer, ce qui se pratique aussi en d'autres contrées. Il faut bien occuper la journée du dimanche, puisque les bars sont fermés. De plus l'Américain moyen, malheureusement pour lui, est doté d'un cerveau auquel il arrive de s'emballer, même s'il ne fonctionne habituellement qu'au ralenti, et de poser des questions qui refusent de fuir devant l'aspirine à haute dose. Comme le dentiste arrache une dent, le prêtre extirpe la question douloureuse. Il en résulte que la densité des églises par rapport à la population doit approcher celle de l'Espagne.

LE SEXE:

Que le prêtre soit efficace au point de guérir les tourments causés par la sexualité, nous nous permettrons d'en douter. Il est facile de prétendre qu'une population, presque en entier, est sexuellement refoulée, que la femme américaine est sexuellement insatisfaite. Laissons aux spécialistes la responsabilité de leurs études et de leurs conclusions, cependant il paraît évident que, pour la plupart des américains, l'instinct sexuel représente un mystère loin d'être élucidé.

Nous savons que chez nous les fims-à-cuisse font recette et que malgré sa réputation internationale la population française n'est pas tellement évoluée en ce qui concerne les rapports entre hommes et femmes, à commencer malheureusement par la classe ouvrière, mais aux Etats-Unis il s'agit de problèmes apparemment différents. A Los Angeles, il est vrai que c'est la capitale du "vice", tout un bloc de *Main street* est occupé par des cinémas qui ne projettent que des courts métrages de strip-tease et des boutiques qui ne vendent que des magazines de nus, des photos et diapositives de nus, des carnets de dessins qui voudraient être sadiques ou obscènes, ou les traités sérieux sur la sexualité sont presque présentés comme des romans pornographiques. Cet étalage étonnant et bizarre cherche à se faire excuser par la devanture où trône la bible au milieu de quelques revues techniques sur la mécanique l'agriculture ou l'électricité. Les films montrent des jeunes gens timides et rougissants, proies faciles pour les filles du même âge, mais délurées. Or la réalité dépasse la fiction, sous leurs airs de faux-durs les garçons américains semblent vraiment avoir peur des femmes. Aussi, de l'aveu de sociologues de nombreux adolescents s'adonnent pendant quelques années à l'homosexualité.

Ce ne sont peut-être que des coïncidences, mais en vingt-quatre heures à *Long beach* (Californie), nous avons pu relever trois faits sans les avoir recherchés.

Juste derrière nous au cinéma un tout jeune gars, son matériel bien en main, se masturbait consciencieusement pendant la projection des «*Bijoutiers du clair de lune*» (acte auquel on attribue ici le nom délicieux de «*self-gratification*»). Quelques heures plus tard à l'hôtel, en attendant l'ascenseur, un copain se trouve soudain en face d'un jeune marin qui lui décoche un clin d'oeil, un large sourire et lui pose la main sur la braguette. Le lendemain après-midi nous avons presque trébuché sur un couple qui faisait l'amour sur la plage en plein soleil (ce qui ne doit pas être désagréable) pratiquement devant tout le monde, madame assise sur monsieur. On se sentirait presque anormal de préférer, sans doute par raffinement, l'intimité ou les grands espaces déserts. Il est vrai que certains gérants d'hôtels sont des cerbères qui essaient de veiller scrupuleusement à ce que leur clientèle mâle et femelle (ils disent et écrivent exactement «*male* et «*female*») ne se mélange pas trop et n'hésitent pas à interrompre et à vider les délinquants surpris en situation illégale.

On parle beaucoup du "sex" dans les livres à bon marché, sur les journaux populaires, au cinéma. Est-ce une marque de liberté d'esprit? Parfois oui, mais souvent cela ressemble à des tentatives répétées et toujours infructueuses pour exorciser un démon.

LA PATRIE:

Autant l'Américain moyen se prétend-il individualiste, alors qu'il ne l'est pas, autant est-il militariste sans en avoir conscience... Une grande partie de l'opinion a désapprouvé l'expédition du Liban, mais plutôt à cause de Foster Dulles qui se déconsidère tous les jours un peu plus, que pour l'action en elle-même car l'armée fait partie des institutions au même titre que les syndicats, le système de libre-échange et l'institut de lutte contre le cancer. Les affiches de propagande pour les diverses armes sont beaucoup plus nombreuses, toutes proportions gardées qu'elles ne l'étaient en France il y a encore un an, et les organisations d'anciens combattants, aussi con que chez nous, essaient de faire déplacer les professeurs qui laissent entendre à leurs élèves que l'utilisation de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki n'était pas aussi justifiée que les pouvoirs publics l'ont prétendu. Heureusement tout n'est pas pourri et les responsables de l'école ont refusé de céder à ces pétitions d'imbéciles.

Le premier lundi de septembre la Fête du Travail donne lieu à un grand déploiement de population. Je cite une lettre d'un camarade: «*Le jour du Labord day, je suis resté à Chicago. De travailleurs, point dans cette parade de douze heures, des soldats, des fusils, des tanks, des fusées et des avions ainsi que des majorettes et des fanfares. Je me suis demandé si j'étais à Chicago ou à Moscou le Premier Mai*».

S'il vous prend l'envie d'assister à un match de base-ball de première division (comparable au point de vue popularité à Racing-Reims de football), vous aurez droit à l'hymne national comme supplément au programme.

Dans la plupart des sections syndicales dont la réunion ne commence pas par une prière, on récite le *plaid* d'allégeance au drapeau. Les congrès débutent par l'hymne américain. MM. George Meany et Walther Reuther ont déclaré publiquement, ces dernières semaines, que l'armée américaine doit être très forte et que c'est le devoir des travailleurs de soutenir son effort, donc prennent position en faveur de la politique d'armement à outrance. J'ose encore espérer (permettez-moi de garder quelques illusions) que si des dirigeants syndicalistes français s'oubliaient jusqu'à prononcer de telles insanités, quelques militants trouveraient le courage de leur montrer que toutes les tomates n'ont pas été utilisées à Alger. Il est vrai que les Américains ne savent pas ce qu'est la guerre. Ils ont laissé quelques centaines de milliers des leurs sur des terres éloignées, mais ils sont incapables d'imaginer leur territoire devasté, leurs gosses écrasés sous des bombes anonymes. Ils ne connaissent la guerre que par des récits ou des films qui les exaltent ou les incitent et où les "bons" triomphent toujours (mais j'ai bien entendu, en France, de nombreux rires à des scènes atroces du film de Robert Aldrich "Attaque").

Ce n'est pas de la méchanceté ou de l'atavisme guerrier car l'Américain est un être humain aussi digne d'être aimé que n'importe quel autre, à peine un peu plus inconscient, peut-être trop persuadé que les actes de ses gouvernants, même lorsqu'ils sont erronés, ne sont dictés que par de bons sentiments.

D'autre part être si riches et si fots et ne pas avoir de traditions, ou si peu, cela vous pose en inférieurs devant les Européens qui étalent tant de vieilles choses. Il faut donc se forger des coutumes ancestrales à n'importe quel prix et le nationalisme s'offre tout chaud, avec ses morts à vénérer, pour guérir les insomnies. On s'en abreuve jusqu'à l'ivresse, on en jouit comme d'autres se roulent avec délices dans le lit d'une putain. Ne les accablons pas puisque nous avons actuellement la chance insigne de vivre cette expérience détestable.

(A suivre.)

Marc PREVOTEL.
